

Préface

Ce second volume de 90 sermons de l'Abbé Maurice Zundel: *Ton visage ma lumière* fait suite au premier: *Ta Parole comme une Source*, paru en 1987 aux éditions Anne Sigier et Desclée, selon l'annonce de la préface auquel le lecteur est invité à se reporter pour compléter celle-ci.

Il s'agit toujours d'homélies improvisées sans notes, non destinées à la publication, et enregistrées par des auditeurs enthousiastes. Des lieux et des dates ont été signalés quand cela a été possible.

On ne s'étonnera pas de la ressemblance et de la banalité de plusieurs titres. Ceux-ci ont été proposés approximativement après coup en fonction du sujet principal. S'ils sont voisins, c'est en raison de la différence des lieux et des époques.

La pensée de l'Abbé Zundel est toujours restée centrée sur quelques thèmes essentiels, mais il était incapable de se répéter. Sa méditation ininterrompue s'alimentait de ses nombreuses lectures et de l'actualité, véritable exploration des richesses infinies de Dieu. L'introduction de son premier essai de catéchisme est en ce sens bien significative: «Dieu n'est pas une invention, c'est une découverte.» (Cf. *Recherche du Dieu inconnu*, Ed. Ouvrières, 1949. Reprise d'entretiens comme toujours improvisés, donnés à des jeunes en 1932-33, qu'il a dû publier malgré lui sur l'insistance amicale du Père Moos o.p. et qui presque 20 ans après pouvaient encore apporter au catéchisme officiel trop dogmatique et scolaire, la chair et la vie qui lui manquaient. Ce catéchisme qui laissait

trop souvent chacun sur sa faim de vie spirituelle et risquait même parfois d'engendrer un dégoût plus ou moins définitif.)

On a pu dire non sans raison qu'après le Concile de Trente, le catholique entra dans une Eglise sécurisée par tout un ensemble très élaboré de définitions théologiques accompagnées d'une armée d'excommunications à l'appui, tandis que le protestant revenait chez lui, en sens inverse, avec sa Bible sous le bras et une foi plus personnelle, de ce fait peut-être plus vivante, mais abandonnée à sa seule subjectivité individuelle exposée à la multiplicité des confessions.

D'un côté, un immense effort d'objectivation de la foi sous forme de savoir pour en préserver l'unité gravement menacée par la Réforme; de l'autre, un effort non moins grand à partir de Luther pour mettre au premier plan l'adhésion personnelle et vécue de chacun dans une relation plus mystique à la personne même du Christ.

Il s'agit là, évidemment, d'un schéma très simpliste qui exigerait bien des nuances et des contre-exemples.

En tout cas, ce fut une des grâces au départ de l'Abbé Zundel d'avoir vécu les deux côtés de ce dilemme opposant faussement: foi et œuvres, subjectivité et objectivité. Il ira même jusqu'à dire que la suprême objectivité est dans la parfaite subjectivité.

Né de parents catholiques bien pensants et pratiquants, engagés dans les œuvres paroissiales mais sans plus, c'est par contre sa grand-mère maternelle protestante qui, animée d'une foi plus vivante et mystique la communiqua à son petit-fils qu'elle aimait beaucoup.

Par ailleurs, il ne fut pas envoyé à l'Ecole des Frères, pourtant plus proche, par peur d'y perdre la foi (comme l'avaient déjà fait deux de ses oncles), mais dans une école protestante, avec la chance d'y trouver d'excellents professeurs et plusieurs camarades remarquables comme Piaget, le fameux psychologue, Juvet, le grand mathématicien...

Très tôt, sa brillante intelligence se mit exclusivement au service de qualités de cœur exceptionnelles, pour s'investir passionnément dans la seule direction susceptible de satisfaire sa soif d'infini: dialoguer dans un même acte avec Dieu et l'homme. *Jamais rien moins que l'infini* disait-il si souvent!

Tout ramener à la relation de personne à Personne. C'est paradoxalement le Mystère de l'Immaculée Conception, apparemment si lointain de notre vie quotidienne, qui, vers l'âge de 14

ans, devant une statue très ordinaire de la Très Sainte Vierge, à Neuchâtel, illumina toute la vie du jeune Maurice. Il venait d'y trouver la réponse unique et merveilleuse aux aspirations les plus profondes de tout homme : *être aimé, pouvoir aimer... et comment en vérité?* Marie s'est révélée à lui la réponse parfaite : pur regard vers Dieu et les hommes, elle est bien la *Mère du bel Amour*. Et l'Abbé Zundel pourra dire d'elle en toute vérité qu'*elle ne s'était jamais aperçue d'elle-même*. Sans moi propre, ayant tout reçu puis tout donné, elle était, par grâce, pure relation d'amour, ce que chaque Personne divine était par nature. Pure relation d'amour, c'est ce que l'Abbé Zundel allait s'efforcer de devenir toute sa vie au prix des sacrifices les plus héroïques. Ce fut la raison de son immense rayonnement dans le silence d'une admirable humilité et discrétion qui pourront faire dire de lui après sa mort qu'il était devenu authentiquement la *présence d'une Présence*.

Ne plus être qu'un intermédiaire désapproprié de lui-même et transparent pour permettre à chacun de découvrir en soi-même la Présence au fond de son cœur de Celui qui l'y attend depuis toujours avec une infinie patience et tendresse.

Nous sommes encore maintenant, hélas, trop souvent bloqués par l'idée d'un Dieu impassible, juge, qui sait tout à l'avance, et dont la toute puissance nous écrase. Comment aussi dans une telle perspective ne pas rendre responsable un tel Dieu non seulement du mal dont les hommes pourraient être responsables mais aussi de toutes les dramatiques catastrophes naturelles dont les médias nous montrent chaque jour les images horribles? Nous sommes aussi bloqués par les fautes et les erreurs d'une Eglise composée d'hommes, comme nous, pécheurs, et nous n'avons pas assez de foi pour y voir en profondeur et mystiquement l'épouse sans tache du Christ.

L'Abbé Zundel s'est toute sa vie heurté à ce mystère du mal et aux causes d'un athéisme si répandu. Très tôt plongé dans une vie apostolique des plus actives, il a pris conscience du rôle de notre inconscient et de nos passions dans notre comportement extérieur, et de tous les refoulements qui pouvaient habiter cet inconscient quand il portait en lui l'image d'un Dieu de la peur en même temps qu'une morale d'interdits. L'Eglise, il faut le reconnaître, et en particulier dans la formation de ses prêtres, n'avait guère compris la nécessité d'*évangéliser notre inconscient*, comme elle avait été si longue à commencer d'évangéliser l'évolution. Dieu restait en fait, quoi qu'on dise, en grande partie celui de l'Ancien Testament avec un arrière fond important de philosophie grecque du Premier Moteur immobile.

Au début d'une conférence donnée au Cénacle de Paris, le 22 janvier 1966, l'Abbé Zundel ne disait-il pas :

«Je me suis souvent demandé en lisant les compte-rendus du Concile : De quel Dieu parlons-nous ? *De quel Dieu parlons-nous et de quel homme ?* Et il me semble que cette question n'a pas été posée, qu'il y a eu dans le Concile des conflits de tendances, des ambiguïtés, et que finalement, le message essentiel n'a pas été proposé, qui aurait été précisément de présenter le Dieu qui ne peut se situer que dans ce monde que l'homme est appelé à créer, dans ce monde qui n'existe pas encore, qui ne peut pas exister sans nous et qui existe pour nous dans la mesure où nous nous sommes engagés.

Le Dieu dont nous parlons, je veux dire le Dieu traditionnel, le Dieu qui répond à une définition qu'on retrouve dans tous les manuels, dans tous les livres de philosophie, ce Dieu est un dieu qui concerne le passé, c'est un dieu qui est censé expliquer l'univers, sa genèse et son évolution. C'est un dieu qui complète, en quelque sorte, ou qui était censé compléter les explications données par les savants. Ce n'était pas le Dieu que l'on peut rencontrer seulement dans ce monde qui n'existe pas encore et qui ne subsiste qu'à la faveur d'un engagement.

Oui, de quel Dieu et de quel Homme parlons-nous ?»

Ainsi, très tôt, Paul VI, dès leurs premières rencontres, à Paris, en 1928, avait distingué en l'Abbé Zundel, le saint et le prophète : *Un génie spirituel*, dira-t-il plus tard, *avec des fulgurations*. Il lui avait même fait écrire, le 17 février 1967, par son substitut à la Secrétairerie d'Etat, Mgr Dell'Acqua, la lettre suivante :

«Monsieur l'Abbé,

Le Saint-Père, toujours attentif à ce que vous publiez, a lu avec un vif intérêt le bel article que vous venez d'écrire dans la revue *Choisir* sous le titre : «Quête de l'homme — Expérience de Dieu».

Ces quelques pages lui ont renouvelé le souvenir des beaux volumes que vous avez publiés au cours des années passées, et dont il appréciait la forme littéraire tout autant que la profondeur spirituelle. Et je puis bien vous dire en confiance qu'il serait très heureux que vous continuiez de mettre votre plume au service de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui, en nous donnant quelque nouvel ouvrage consacré à la problématique religieuse de notre temps. Si la chose vous était possible, elle serait sans nul doute très utile...»

L'Abbé Zundel était trop fatigué et surmené pour répondre à cette si confiante et importante invitation. Il lui semblait vain de se contenter de refondre son ancien essai : «*Recherche du Dieu Inconnu*», qui avait pourtant connu un tel succès — et encore recommandé vivement par Paul VI dans une de ses audiences générales, le 28 mai 1969.

Entre temps des problèmes nouveaux avaient surgi de toutes parts, remettant en cause la plupart des idées reçues et ébranlant les institutions traditionnelles, en particulier avec la guerre de 1940 et ses conséquences. Et bientôt allait survenir la révolution de 1968.

Cependant, une occasion inattendue allait lui permettre de

répondre sous une autre forme à la demande de Paul VI. Celui-ci invita l'Abbé Zundel à venir prêcher la retraite au Vatican, en février 1972, devant lui-même et de nombreux cardinaux et prélats. Cette retraite fut ensuite publiée sous le titre : « *Quel Homme et quel Dieu* » par Fayard, en 1976, et réédité en 1987 par l'Œuvre Saint-Augustin à St-Maurice, en Suisse. On y trouve, en fait, tous les éléments nécessaires à ce rajeunissement et à cette revitalisation d'une doctrine qui ne correspondait plus à la problématique de l'homme moderne. C'est aussi pour permettre d'imaginer ce qu'aurait pu être ce nouveau catéchisme de M. Zundel, que ce livre de 90 homélies a été publié, malgré son épaisseur, ses lourdeurs et ses nombreuses répétitions.

Dieu restait le Dieu créateur de la Genèse, et le Christ, dans son Incarnation-Rédemption purement contingente, n'était venu que pour réparer et restaurer une humanité du passé qui avait manqué sa vocation première. La nouveauté radicale de l'Évangile selon laquelle le plus petit dans le Nouveau Testament est plus grand que le plus grand de l'Ancien (Jean-Baptiste), cette Bonne Nouvelle n'est pas tant celle de notre salut que celle de l'Amour de Dieu et de son *Mystère Trinitaire*, dont notre salut n'est qu'une conséquence. Sans doute les Conciles dans leurs définitions, les théologiens dans leurs formulations trop spéculatives et abstraites, et de nombreux mystiques, ont-ils abordé avec beaucoup de sérieux mais aussi de luttes fratricides, le Mystère de la Très Sainte Trinité qui couronne tous les autres. Mais beaucoup d'oraisons liturgiques latines laissent à penser que le vrai Dieu, celui auquel on s'adresse spontanément, le plus souvent pour une demande, est le Père, qui, à la différence du Fils, ne se serait pas engagé personnellement dans l'Incarnation, sous le prétexte (vrai en un sens) que ce n'est pas Lui qui s'est incarné. Il serait resté le tout autre, impassible, (Il était interdit de dire qu'Il ait souffert, ce qui aurait été une imperfection). Le Credo disait bien que le Fils était égal au Père dans l'unité parfaite du Saint Esprit, mais du fait que le Père ne s'était pas incarné, il fallait, pensait-on, sauvegarder sa parfaite suffisance et son impassibilité. On était amené aussi à dire, ce qui est encore plus grave de conséquences, que seule l'humanité du Christ avait souffert, pour sauvegarder de même l'impassibilité a priori de sa divinité. Or si les deux natures du Christ, humaine et divine, sont parfaitement distinctes, c'est bien la personne seule, divine, du Christ qui en assume l'unité. Quand le Christ meurt sur la Croix, c'est son humanité qui meurt, mais c'est aussi sa divinité qui en est mystérieusement atteinte, tout en étant immortelle par nature. D'ailleurs on reconnaît bien, et c'est le langage

courant, que Jésus est mort sur la Croix, mais a-t-on encore bien compris que sa divinité elle-même en était mystérieusement concernée ? Et ce qui semble avoir été encore moins bien vu jusqu'ici, c'est que le Père Lui aussi, parfaitement uni à son Fils, est présent, autrement, mais réellement, dans une crucifixion d'amour avec son Fils. On ne connaît le Père que par le Fils. La Bonne Nouvelle, proprement révolutionnaire, et auparavant impensable, du Nouveau Testament, à peine entrevue dans l'Ancien, c'est la révélation de l'humilité, de la souffrance, de la fragilité, de la pauvreté de Dieu, constitutifs essentiels d'un Dieu, celui de Jésus-Christ, dont l'être-même est l'Amour, rien que l'Amour, dans lequel il n'y a pas d'en soi, Altruisme parfait, où la substance de chaque personne est uniquement constituée par la relation pure qu'elle a avec les deux autres, qui lui donnent d'être ce qu'elle est. Tout ce qui est reçu par chacune est en même temps donné aux deux autres. « Dieu est Dieu parce qu'il n'a rien », expression favorite de Zundel, ou encore « Il ne peut que ce que peut l'amour », et c'est ainsi qu'Il ne peut que mourir pour celui qui se refuse. « Cœur, tout cœur, rien que cœur ». Si Voltaire avait connu le vrai Dieu, celui de Jésus-Christ, aurait-il osé écrire cette trop célèbre pensée : « Dieu a créé l'homme à son image et l'homme le Lui a bien rendu ! » Seraient-ce les jésuites dont il avait été l'élève qui la lui auraient suggérée ? Nous nous refusons à le croire ! Quand on connaît le journal spirituel de St-Ignace de Loyola, dans lequel on le voit prier quotidiennement, les larmes aux yeux, successivement les trois personnes de la Sainte Trinité pour être éclairé sur d'importantes décisions à prendre concernant la pauvreté la plus radicale possible des maisons de la Compagnie naissante.

Tant que nous n'aurons pas compris, tant que nous ne serons pas entrés profondément dans ce Mystère admirable d'un Dieu entièrement désapproprié de tout avoir, savoir et pouvoir, au sens ordinaire des termes, nous ne pourrons pas comprendre non plus l'enseignement des Béatitudes, dont le Christ est la parfaite réalisation.

Heureusement, depuis quelques années, se produit un renouveau de la théologie, qui va dans ce sens, dont J. Moltmann est un des représentants les plus remarquables. Mais lorsque le Père Varillon qui avait découvert tardivement Zundel écrivit sous son influence ses deux beaux livres : « *L'Humilité de Dieu* » et « *La Souffrance de Dieu* » aux éditions du Centurion, en 1974 et 1975, il éprouva le besoin d'aller consulter le R.P. de Lubac, pour s'assurer que ces deux titres très nouvellement employés pour Dieu, pouvaient « passer ». C'est dire qu'il faudra encore quelque temps pour réconcilier « une métaphysique de l'être » trop rationalisante : celle d'un

thomisme trop théocratique, avec une « métaphysique de l'amour » qui ne soit pas quiétiste, et qui fasse sa part à la raison : il y a des raisons et des exigences de l'amour ! Mais dans ce nouveau « mariage », il conviendra que ce soit l'intelligence au service de l'amour et non le contraire ; et c'est l'Ancien Testament qui doit s'interpréter en fonction du Nouveau et pas l'inverse. De même l'anthropologie chrétienne devra faire appel à une nouvelle conception de la personne : celle-ci à l'image de Dieu devra tendre à devenir de plus en plus essentiellement relation à l'autre en l'Autre, condition nécessaire pour passer du simple stade d'individu préfabriqué et subi au départ, au stade de personne de plus en plus désappropriée et libérée d'elle-même, devenue uniquement présence d'une Présence.

C'est exactement cet itinéraire terriblement exigeant, mais qui fait les saints (dont on a besoin plus que jamais aujourd'hui), dans lequel s'est lancé passionnément M. Zundel tout au long de sa vie. Nous sommes dans une nouvelle ère mondiale : celle de la communication. On ne parle que de cela, ainsi que des Droits de l'Homme, plus que jamais en cette année du bicentenaire de leur Déclaration. Et jamais l'homme aussi n'a eu autant de possibilités de communication. Nous avons pris conscience de l'influence énorme des « médias ». Ceux-ci sont malheureusement guidés le plus souvent par les instincts les plus bas de l'homme : argent, sexe, violence, domination...

Tout en restant un homme de silence et de discrétion exceptionnels, Zundel a exercé un pouvoir médiatique remarquable sur un nombre considérable de gens qui venaient l'écouter, le voir, avec qui il entretenait une énorme correspondance, ou tout simplement sur ses lecteurs anonymes. *Au commencement est la relation*, avec le Mystère des relations Trinitaires, et l'homme, créé à l'image de Dieu ne peut donc mieux faire que de devenir parfait comme Dieu est parfait, en devenant présence et donc relation aussi pure que possible, avec tout ce que cela suppose de désappropriation : pauvreté, chasteté, obéissance, en « jetant tout le paquet », comme il le disait souvent.

Cette introduction un peu longue nous a cependant paru nécessaire pour expliquer le choix des sermons de ce 2^e volume. Il s'y trouvera beaucoup de répétitions, mais c'est avant tout pour permettre une méditation plus approfondie sur les thèmes les plus essentiels, à une époque où l'on dévore trop rapidement tout sans avoir le temps d'assimiler quoi que ce soit, et où la culture en subit un très net appauvrissement.

On s'est efforcé de classer ces sermons tant bien que mal, dans un ordre qui s'est voulu correspondre aux aspirations pédagogiques de notre époque, c'est-à-dire inductive et « expérimentale ».

1) — **Partir de l'homme** : l'homme est pour lui-même un problème... il est prisonnier de tout un ensemble de déterminismes ; il cherche une issue libératrice qu'il ne trouvera réellement qu'en sortant de lui-même pour communier au mystère de « l'autre », en s'aidant des « heures étoilées » où il aura pu faire l'apprentissage du vrai et du beau. Il lui faudra découvrir que l'amour est essentiellement don aussi gratuit que possible, dont il expérimentera avec joie le « retour » dans l'expérience d'une relation toujours plus pure. C'est alors que sa personne se créera peu à peu pour tendre de plus en plus vers une libération de lui-même qui sera sa vraie substance.

2) — **La découverte qu'en Dieu, chaque personne est pure relation** de toute éternité, et que c'est cette même relation d'amour qui la constitue dans son être. Rencontrer Dieu, c'est s'investir totalement dans sa relation d'amour : c'est l'objet du second temps, intérieur au premier.

3) — **La théologie de la Morale et de l'Eglise** en sont les conséquences immédiates et nécessaires, la Morale et l'Eglise avant tout *libératrices*, dont les exigences infinies ne seront supportables et acceptées que dans la vision mystique de la Présence du Christ en tout homme, quel qu'il soit, frappant à la porte de notre cœur pour qu'on lui ouvre le nôtre.

Il n'y a plus de choix, il n'y a plus de loi. Il n'y a plus qu'à devenir la *présence d'une Présence* en se perdant dans l'autre, dans un don qui peut aller jusqu'au sacrifice de sa vie biologique en certains cas, et celle du vieil Homme pour la construction enthousiasmante de cet homme nouveau : le Nouvel Adam dont nous seront devenus le corps mystique.

Bergson ne croyait peut-être pas si bien dire, dans ses « *Deux Sources de la Morale et de la Religion* », alors qu'il était en route vers le christianisme, en affirmant que : *Dieu a créé des créateurs*.

Si Nietzsche avait connu le vrai Dieu de l'Evangile, peut-être n'aurait-il pas été jusqu'à dire : « S'il existait des dieux, comment supporterai-je de n'être point Dieu ? donc il n'y a pas de dieux. »

B. de Boissière s.j.

12 février 1989

N.B. Je tiens à exprimer ma très grande reconnaissance à toutes les personnes qui m'ont aidé d'une façon ou l'autre à rassembler et retranscrire les enregistrements des homélies de ces deux livres : « *Ta Parole comme une Source* », au fil de l'année liturgique, et 90 pour « *Ton visage ma lumière* », par thèmes. On imagine aisément le temps et le soin qu'il leur a fallu. Ma reconnaissance va aussi tout particulièrement à Sonia Abela, pour le choix et l'ordonnance de ces homélies parmi les 250 dont nous disposons, travail délicat dont l'aide compétente et intelligente a été précieuse.